

mestique, vie sociale, liberté quelle qu'elle fût. Songez que pendant quinze ans, dans un empire où la petite propriété était, pour ainsi dire, impossible, la grande propriété fut livrée à ce système de dénonciations, de confiscations, de testaments en faveur du prince, exigés ou supposés : et jugez quelle immense partie du sol dut être vouée à la propriété domaniale, c'est-à-dire, ou peu s'en faut, à l'abandon. Comprenez jusqu'à quel point Domitien dut laisser s'élargir la plaie qui, cent trente ans avant lui, effrayait César.

Dion Chrysostome et Pline nous font voir les deux extrémités de ce despotisme fiscal, — l'un en nous montrant les cabanes de l'île d'Eubée détruites, et la race de ses laboureurs éteinte par l'omnipotence délétère du fisc; — l'autre, qui nous peint les riches demeures de Rome désertes, vidées par la terreur quand elles ne le sont pas par la proscription, silencieuses, sombres, souillées, moisies, gardées, quand elles sont gardées, par un seul esclave¹. La chaumière et le palais sont l'une et l'autre solitaires et mortes; il n'y a de vie qu'au cirque et au théâtre.

Car la maison elle-même du prince n'est pas plus joyeuse. C'est là encore comme au temps de Tibère. A mesure que les événements ont marché, que la tyrannie est devenue plus ouverte et plus universelle, l'éclat et les magnificences de Domitien se sont peu à peu réduits à une vie plus circonscrite et plus morose. Sa villa d'Albe est son île de Caprée. Rarement, une litière, soutenue par des épaules humaines, le reporte pour un moment à

procès criminel de lèse-majesté, d'autant plus qu'il y avait là des gens auxquels on pouvait reprocher l'amitié de Gratilla et de Rusticus, deux proscrits. (Pline, *Ep.*, V, 1.)

¹ Pline, *Pan.*, 50, et le passage de Pline l'Ancien : *Vincti pedes, damnata manus, inscripti vultus*, XVIII, 4, 5.

Rome⁴. Presque toujours il est là. On ne pénètre pas sans peine dans sa demeure. Tremblant d'être admis, tremblant d'être exclu, on arrive à lui par d'étroits et tortueux passages, à travers des sentinelles menaçantes². Quand on le voit, on ne retrouve plus ce beau Domitien d'autrefois. Quoiqu'il ait à peine quarante ans, il est déjà vieux; son ventre s'est épaissi, ses jambes sont devenues grêles; son front s'est dégarni, on l'appelle le Néron chauve; la bile a jauni son visage, bien qu'il y ajoute une rougeur factice, comme pour faire ressortir la pâleur des gens qui l'entourent. Sa voix est rude, même lorsqu'il veut parler avec douceur. Du reste, il parle peu; il reçoit les salutations avec une froideur qui tient et de la timidité et de l'arrogance; il tend à celui-là son pied à baiser; à celui-ci, il fait un léger signe de la main, pressé qu'il est de rentrer dans sa solitude et son silence. On n'est pas moins pressé de voir finir cette glaciale et lugubre audience.

Le reste de sa vie n'est pas moins sinistre. Julie est morte, victime d'un avortement que Domitien a ordonné⁵. La vie du prince se passe entre son éternelle Domitia, menaçante et menacée, quelques concubines, quelques enfants dépravés, des nains difformes, seuls personnages qu'il entretienne des affaires de l'État, plus ses compagnons de jeu et ses bourreaux. Le matin, au lieu d'ouvrir, comme il était d'usage, sa porte au flot des visiteurs, il se retire dans une chambre à part et joue aux dés: contrairement à toutes les habitudes romaines, il prend son bain avant midi; à midi, il fait seul un repas abondant. Aussi,

⁴ Pline, *Pan.*, 14.

² Plin., *Pan.*, 48, 49, 82.

⁵ Suet., 21; Vulcat. Gallican., in *Avidio Cassio*. Juvénal.

au souper, où se réunissent encore quelques convives, rassasié et dédaigneux, il se met à peine à table, mange quelque peu et à la hâte, puis retourne au jeu. Le soir, il se promène seul pendant une heure. Ses passe-temps sont sédentaires et taciturnes : il monte à peine à cheval ; il ne marche guère ; sa barque, remorquée par une autre barque pour éviter à ses nerfs le bruit des rames, le promène silencieusement sur le lac d'Albano. De toutes les armes, l'arc est la seule qu'il manie. On traque par centaines dans son parc des bêtes fauves qu'on pousse devant lui, et qu'il passe des heures à tuer. Quoiqu'il ait été homme de lettres, il n'écrit plus une ligne et ne rédige pas lui-même ses décrets ; les mémoires de Tibère sont sa seule lecture. Il a, comme Tibère, ses débauches cachées, taciturnes, honteuses ; il a ses superstitions étranges, mystérieuses, retirées¹. Sa religion et sa volupté sont clandestines, comme toute sa vie.

C'est que, comme Tibère, il a peur ; rien ne pousse à la tyrannie comme la peur, et à la peur comme la tyrannie. Il a un poignard sous son oreiller. Sa chambre est revêtue d'un marbre poli (*lapis phengites*) qui reflète les objets, afin de voir si on ne vient pas l'attaquer par derrière. « Malheureux les princes ! dit-il, on ne croit aux complots contre leur vie qu'après qu'ils ont été assassinés. »

Tout ressemble donc, jusqu'ici, aux tyrans et aux tyrannies passées ; et c'est avec logique que Domitien, solidaire avec les tyrans antérieurs, a vengé sur Épaphrodite la mort de Néron². Il y a cependant une différence : le prince est aussi odieux, mais le peuple est moins vil.

¹ Plin, *Pan.*, 49.

² Plin, *Pan.*, 55.

Déjà, sous Néron, nous avons remarqué une certaine virilité dans quelques âmes, moins d'isolement que sous Tibère, une vertu plus hardie, des morts plus courageuses, des suicides (triste ressource !) empreints au moins d'un peu de noblesse. Sous Domitien, nous trouvons cette contagion du courage augmentée, plus de dévouements, moins de suicides.

Ce n'est plus pour les proscrits le même abandon. Tacite n'est certes pas le courtisan de son siècle ; il laisse cette tâche aux sophistes grecs. Il reconnaît cependant, au début de ses *Histoires*, que « ce siècle n'a pas été tout à fait stérile en vertus et a enfanté quelques grands exemples. Des mères ont accompagné leurs fils réduits à fuir ; des femmes ont suivi leurs maris exilés. Il s'est rencontré du courage chez les parents des proscrits, de la fermeté chez leurs gendres ; chez leurs esclaves, une fidélité obstinée, même au milieu des tourments : la mort infligée à d'illustres victimes a été supportée avec constance ; il y a eu des agonies pareilles aux plus glorieux trépas de l'antiquité¹. »

Ce n'était pas non plus le silence absolu et la torpeur du temps de Tibère. La philosophie s'était relevée. Proscrite sous Néron, proscrite sous Vespasien, elle était pourtant rentrée dans Rome, probablement sous le règne de Titus. Les familles qu'elle avait marquées de son sceau en gardaient précieusement l'empreinte. Helvidius Priscus, mis à mort sous Vespasien, avait laissé un fils, un autre Helvidius, prêt à mourir comme lui. Arria, veuve de Thraséa ; Fannia, veuve d'Helvidius, et qui, avant de voir mourir son mari, l'avait deux fois suivi en exil ; ces deux femmes encourageaient le second Helvidius, loin de l'affai-

¹ Sur cette famille, voy. ci-dessus, p. 55.

blir¹. Dans une autre famille, deux frères, Junius Rusticus et Junius Mauricus², persistaient dans le stoïcisme politique de Thraséa, malgré l'avertissement que Thraséa lui-même avait donné au premier d'entre eux. Le Grec Artémidore, gendre de Musonius, avait hérité de la vertu de son beau-père. La philosophie s'était ainsi transmise du père au fils, de la mère à la fille, du beau-père au gendre, du frère au frère. L'école stoïque était comme une seule famille, et elle se réunissait dans le culte, pour ainsi dire, domestique, de Thraséa, de Soranus, de Musonius, du premier Helvidius, ses héros et ses martyrs.

Seulement (et c'est là un honneur pour le stoïcisme mûri par les années), cette nuance semi-républicaine qu'il avait eue sous Néron, et qu'il conservait encore sous Vespasien, s'était effacée. Il n'impliquait plus la grande cause de la vertu dans les embarras et les illusions de la politique. Il voulait Rome plus pure, certain qu'alors elle serait plus libre. Il acceptait l'empire, si l'empire cessait d'être corrupteur. Il luttait contre le tyran, non contre le prince. Par les mauvais princes il avait appris ce que valent les bons. Domitien le réconciliait d'avance avec Trajan.

Mais comment lutter contre Domitien? Le vote! — on ne l'avait pas alors. Il semble pourtant qu'il y ait eu dans le Sénat quelques vellétés de résistance; Tacite³ parle de la curie assiégée par des soldats: et, en tout cas, cette attitude du Sénat, silencieuse et abattue, telle que Pline vient

¹ *Hist.*, I, 2, 5.

² Sur Rusticus, voy. p. 55.

Sur Junius Mauricus, Pline, *Ep.*, I, 5, 14, III, 11, IV, 22; Tacite, *Hist.*, V, 40. — Fille de Rusticus, Pline, I, 14. — Son fils Q. Jun. Rust., consul en 199. — Sur son petit-fils, précepteur de Marc-Aurèle, voy. ci-dessous, livre VI, ch. 4.

³ Tac., in *Agric.*, 45.

de nous la peindre, valait mieux que la servilité bavarde et emphatique du Sénat sous Tibère. — La presse! on ne l'avait pas. Du reste, qu'est-ce que le vote et la presse, si ce n'est des armes contre les tyrans qui n'en sont pas, et des moyens de crier contre un despotisme qui vous laisse la liberté de crier? — Des séditions et des complots! on n'en voulait pas; on savait que, dans les machinations de ce genre, un parti se gâte, quand il ne se perd pas. On n'avait d'autre puissance que celle de parler, et on parlait sous peine de mort; toute la force de ce parti, c'était son courage à souffrir, l'endurance de l'exil, de la proscription, du supplice.

A tout risque donc, si grand que fût le danger et si restreint que fût l'auditoire, il parlait, il écrivait même. Au milieu de cette poésie mendicante et de cette littérature adulatrice, il composait, il répandait, il lisait en public des écrits d'une hardiesse inouïe. Hermogène, de Tarse, écrivait l'histoire du passé non sans des allusions irritantes au présent. Le sophiste, c'est-à-dire le rhéteur Maternus, écrivait une *déclamation* contre les tyrans. Junius Rusticus faisait l'éloge de Thraséa, Herennius Sénécion celui du premier Helvidius⁴; le second Helvidius, bien que consulaire, vivait dans la retraite et composait des tragédies dans lesquelles, sous les noms de Pâris et d'Énone, on croyait reconnaître le prince et sa Domitia. Telle était cette insurrection de la plume. Jamais dans l'antiquité la parole écrite n'avait joué un si grand rôle.

Aussi cette opposition, d'un genre inouï, transporta-t-elle Domitien de colère. Maternus fut mis à mort; Hermogène également; et jusqu'aux malheureux es-

⁴ Suétone, 10.

claves qui avaient copié son livre furent mis en croix. Helvidius, sénateur, consulaire, fut, par une violence inouïe, saisi au milieu de la curie, et conduit en prison de la main même du préteur Publicius Certus, qui y gagna le consulat¹. Junius Rusticus fut arraché des bras de son frère; celui-ci envoyé en exil, l'autre livré à l'accusateur Régulus. La mort de Rusticus ne satisfait pas encore la haine de son accusateur; car, peu après, Régulus lisait publiquement, à titre d'œuvre littéraire, une diatribe contre l'homme qu'il venait de faire mourir. Sénécion, enfin, le plus grand de tous ces coupables, Sénécion panégyriste d'Helvidius Priscus, Sénécion qui jadis, dans un procès de concussion, avait fait condamner Bébius Massa, Sénécion fut réclamé par Mélius Carus; on se partageait les accusés comme un butin. La courageuse veuve d'Helvidius Priscus, la fille de Thraséa, Fannia comparut dans le procès de presse (pour parler le langage d'aujourd'hui) que l'on faisait à Sénécion². « Est-ce toi, lui dit-on, qui a engagé Sénécion à écrire son livre? — C'est moi. — Lui as-tu fourni des mémoires? — Je lui en ai fourni. — Ta mère (Arria) le savait-elle? — Elle ne le savait pas. » Sénécion fut mis à mort; son livre fut condamné aux flammes, et Fannia partit pour un troisième exil, dépouillée de tous ses biens et n'emportant avec elle que ce livre dont la possession était un péril³.

Il y avait quelque chose de nouveau dans cette puissance devenue redoutable de la parole écrite; dans cette haine

¹ Tacite, *Agr.*, 45; Suét., 10; Pline, *Ep.*, IX, 15, VII, 19, où il parle des représailles qu'il aurait voulu exercer contre Certus.

² Pline, *Ep.*, VII, 25. Sur Sénécion, voy. Pline, *Ep.*, III, 11, VII, 19, 25; Tacite, *Agr.*, 2, 45; Dion, LVII, 15.

³ Pline, *Ep.*, VII, 19.

du tyran, non-seulement pour l'écrivain, mais pour le livre, pour les mains qui l'ont copié, pour les pages même que l'on jette au bûcher: les triumvirs capitaux, par ordre du sénat, durent brûler les écrits de Rusticus, de Sénécion et d'Hermogène¹. Qu'était-ce qu'un livre jusque-là? l'amusement de quelques hommes d'esprit, l'occupation de quelques oisifs qui l'entendaient lire dans les salles de bains, la corvée de quelques gens polis qui étaient invités à en ouïr la lecture académique et solennelle, une fantaisie assez chère si on l'achetait, en un mot la possession d'un très-petit nombre d'hommes, profondément ignorée de la masse du peuple? Quel livre, sauf ceux d'Homère qui vécut par le chant, fut dans l'antiquité véritablement populaire? A quel livre dans l'antiquité peut-on attribuer, politiquement, moralement, religieusement parlant, une influence tant soit peu sérieuse? Quelle tyrannie jusque-là s'était sentie obligée à « abolir, » si elle le pouvait, par les flammes, « la conscience du genre humain, » comme Tacite apprendra à le dire? La parole écrite prenait donc, sous Domitien, une importance qu'elle n'avait jamais eue. Et c'était au même moment où les lettres d'un certain Paulus et de quelques autres juifs, écrites en grec à des associations grecques ou juives d'Asie ou d'Italie, étaient lues, relues, transmises de main en main, copiées, recopiées, répétées, commentées, pratiquées, et rencontraient une publicité, une popularité, une influence telle que jamais, avant l'invention de la presse, parole humaine ne la posséda. Après tout, « la conscience du genre humain, » pour se faire entendre et pour vivre, n'a pas besoin de l'outil que Faust ou Guttemberg lui a donné, et qu'il a donné par

¹ In libros quoque sævitum, dit Tacite, *Agr.*, 2.

malheur à la mauvaise conscience comme à la bonne.

Après le supplice d'Hermogène, de Sénécion, d'Helvidius, de Rusticus, de bien d'autres atteints comme eux du crime de philosophie et de littérature insoumise, ce qui restait de philosophes fut condamné en masse à l'exil. Arria fut bannie avec Fannia, sa fille; de même aussi une Pomponia Gratilla, que l'on suppose la veuve de Rusticus¹; de même Artémidore et le fabuleux Apollonius. Le rhéteur célèbre, Dion Chrysostôme, disciple des stoïciens, alla errer sur les bords du Danube. Épictète se retira à Nicopolis, en Épire. Nerva, futur empereur, fut aussi du nombre de ces exilés. La philosophie, partout suspecte, rasa sa barbe, coupa ses cheveux, quitta son manteau; brûla ses livres. Elle quitta Rome, mais pour y revenir².

En effet, elle ne désespérait pas. Cette expulsion, dit Pline, était après tout un hommage. La philosophie laissait derrière elle de courageux amis. Pline le Jeune, préteur à cette époque, n'hésita pas (il est fâcheux seule-

¹ Pline, *Ep.*, III, 2.

² Philosophes de ce temps (voyez ci-dessus, p. 59) :

Dion Chrysostome (*de quo postea*), Timocrate, Euphrate, Athénodore, autres disciples de Musonius.

Agathobule, cynique, maître de Peregrinus. (Lucien, in *Demon.*, in *Pereg.*; Eusèbe, *Chron.* ad 119.)

Enomaüs (écrit contre les oracles), Grec de Syrie, épicurien, ou cynique (Eusèbe, *Præp. evang.*).

Théon de Smyrne, néo-platonicien.

Ammonius Saccas, Cléombrote, Démétrius de Tarse, Didyme, cynique, surnommé Plantiade. Tous quatre maîtres de Plutarque ou amis de son père (Plut., *de Oraculor. defect.*).

Sur cet exil des philosophes, voy. Dion, LXVII, 15, Tacite, Suétone. Pline, aux endroits cités; la satire de Sulpitia, Suidas, in *Δομητιανος*. Philostrate, VII, 4; Gellius, XV, 11; Eusèbe, in *Chron.*

ment que ce soit lui qui nous le raconte) à témoigner hautement son amitié à Artémidore exilé. Huit de ses amis, dit-il, venaient d'être livrés au supplice. Sept étaient bannis. Il alla néanmoins consoler Artémidore et emprunta de l'argent pour payer les dettes du philosophe, auquel bien d'autres amis fermaient leur bourse¹. Une femme poète, Sulpitia, ne craignit pas de porter dans ses vers le deuil de la philosophie exilée. Jadis, sous Tibère, on n'espérait rien; mais sous Domitien, les âmes se sentant plus fortes, attendaient la fin de la tyrannie. « Corellius, dit encore Pline, était affreusement tourmenté par la goutte. Je vais le voir à la campagne. A mon entrée, les esclaves quittent sa chambre. C'est ce qui arrivait toutes les fois qu'entraît un ami intime; sa femme même le quittait en ce moment-là, quelque capable qu'elle fût de garder un secret. Il jette les yeux autour de lui. « Pourquoi penses-tu, « me dit-il, que je supporte ces affreuses douleurs? C'est « dans l'espérance de survivre, ne serait-ce qu'un jour, à « ce brigand. » Et si son corps, dit Pline, eut répondu à la force de son âme, ce qu'il souhaitait voir faire à d'autres, lui-même l'aurait fait². »

Mais, avant que le souhait de Corellius fut accompli, Domitien devait se charger d'un nouveau crime, et au sang des philosophes, ajouter le sang des martyrs.

¹ Pline, *Ep.*, III, 11.

² Pline, *Ep.*, I, 12.